



HAL
open science

L'intellectuelle suédoise Alva Myrdal : engagements publics, déchirures privées

Pascal Marichalar

► **To cite this version:**

Pascal Marichalar. L'intellectuelle suédoise Alva Myrdal : engagements publics, déchirures privées. Travail, genre et sociétés, 2014, 2014 (31), pp.186-194. hal-01088562

HAL Id: hal-01088562

<https://hal.science/hal-01088562>

Submitted on 15 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

**Ce texte a été publié sous une forme proche dans la revue *Travail, genre et sociétés*, 2014, n°1.
Auteur : Pascal MARICHALAR**

Regard sur... l'intellectuelle suédoise Alva Myrdal : engagements publics, déchirures privées.

Alva Myrdal, née Reimer, (1902-1986), chercheuse en sciences humaines et sociales et femme politique, est une figure importante de la réforme sociale en Suède au XX^e siècle. Intellectuelle féministe, elle a notamment plaidé pour le libre accès des femmes au marché du travail salarié et la socialisation du travail domestique via l'Etat-providence. En plus de ses nombreuses contributions scientifiques en pédagogie, psychologie, sociologie ou démographie, elle a occupé de hautes fonctions politiques nationales et transnationales, notamment, directrice de la section sciences sociales de l'Unesco, ambassadrice de Suède en Inde, députée puis ministre sociale-démocrate du désarmement nucléaire. C'est au titre de son combat pour le désarmement nucléaire que lui est accordé le prix Nobel de la Paix en 1982. Il n'est également pas exagéré de dire qu'Alva Myrdal est à l'origine d'une grande partie des propositions – plusieurs votées dans la loi – qui sous-tendent l'image d'un « modèle suédois » particulièrement attentif aux droits des femmes¹.

Des débats « myrdalesques »

En dépit des signes incontestables de reconnaissance qui émaillent sa carrière, l'une des données fondamentales de la vie d'Alva Myrdal est de s'être déployée dans l'ombre portée par l'époux dont elle porte le nom, Gunnar. Cet économiste, co-auteur avec elle de livres à succès a, comme elle, occupé des fonctions ministérielles (commerce extérieur), comme elle été une référence intellectuelle du parti social-démocrate et enfin, a, comme elle, été distingué par le prix Nobel (d'économie, en 1974). L'apparence similitude de leurs carrières cache des différences notables.

1

Sur la propension à toujours chercher un « modèle suédois » en gommant au passage la complexité de la réalité sociale, cf. Aucante 2002.

Dans les années 1930, suite au retentissement des recherches co-signées par Alva et Gunnar, c'est à Gunnar seul qu'on propose plusieurs missions d'expertise ou responsabilités politiques... et c'est seulement lorsque Gunnar décline les offres qui lui sont faites, qu'on les re-propose parfois à Alva. De même, on offre un poste de ministre à Alva vingt-cinq ans après en avoir proposé un à Gunnar. Comme le fait remarquer alors Alva à un journaliste, « notre différence d'âge n'est pas de vingt-cinq ans, seulement de quatre. Ajoutez vingt ans pour le handicap d'être une femme » [Bok, 1991, p. 296].

Une autre ombre est portée par les trois enfants du couple Myrdal eux-mêmes. En 1982, à peu près au moment où Alva reçoit le prix Nobel à Oslo, son fils aîné Jan, écrivain et figure reconnue de l'extrême-gauche suédoise, publie un récit autobiographique sobrement intitulé *Enfance* dans lequel il règle ses comptes avec ses parents [Myrdal, 1988 (1982)]. Il y décrit sa mère comme une personne incapable d'amour, n'ayant jamais manifesté de tendresse envers lui, préférant l'utiliser comme matière première pour des expériences de psychologie infantile. Quant à son père, il est décrit comme un homme méprisant, dominateur et surtout très absent, obnubilé par sa carrière. Comme toujours avec tous les livres relatifs aux Myrdal, l'ouvrage est alors très lu et commenté en Suède.

Le livre de Jan est suivi quelques années plus tard d'une biographie fouillée d'Alva par sa fille, Sissela Bok, philosophe aux États-Unis [Bok, 1991 (1987)]. Il s'agit d'un hommage posthume et d'une tentative de réparer le portrait apocalyptique dressé par Jan. La biographie expose néanmoins certaines contradictions dans la pensée et la vie d'Alva. Ces contradictions, Sissela Bok les explique en partie par la condition féminine dans une société patriarcale (dans sa version originale suédoise, l'ouvrage est sous-titré « une vie de femme »), en partie par l'emprise spécifique de Gunnar, dont le portrait n'est guère plus flatteur que dans le livre de son frère. En dépit de ses idées progressistes et de la grande valeur de ses travaux, qu'elle reconnaît, le comportement de l'économiste aurait relevé du machisme le plus ordinaire : participation nulle au travail domestique, opposition aux choix de carrière d'Alva qui ne l'arrangent pas (en 1949, elle doit par exemple décliner à contre-cœur un poste important à l'Onu qui aurait imposé de déménager à Paris, ce que ne souhaite pas Gunnar), imposition sans discussion de contraintes liées à ses propres choix professionnels.

Ce tableau d'une famille peu ordinaire qui expose ses déchirures privées en public ne serait pas complet sans le livre du troisième enfant Myrdal, la travailleuse sociale Kaj Fölster, publié peu après [Fölster, 1992]. Intitulé *Les trois feuilles, un post-scriptum myrdalesque*, c'est à nouveau un

livre très personnel où l'auteure s'interroge sur son enfance, ses parents, son frère et sa sœur. Un chapitre se demande « où est Gunnar ? », un autre s'intitule « les trois feuilles qui chantaient » en référence à un conte traditionnel suédois que sa mère et elle lisaient souvent, une histoire de fille mariée de force à un être charmant la nuit, monstrueux le jour, avec lequel elle parviendra néanmoins à vivre heureuse après bien des péripéties. Ces « trois feuilles » donnent également son titre au livre de Kaj Fölster. Dans le conte, elles représentent ce que la jeune fille veut le plus au monde, et sont la source de toutes ses difficultés. Kaj écrit que sa mère lui a dit un jour ce que représentaient ces trois feuilles pour elle-même : « construire un couple merveilleux avec un homme aimé ; avoir des enfants et une famille autour de soi ; s'engager et changer quelque chose » [Fölster, 1992, p. 135].

Les débats myrdalesques se sont étendus au-delà de la famille. Dans un article de 1992, la sociologue Sondra Herman reconnaît qu'Alva Myrdal est « devenue une figure controversée » dans le champ des études féministes [Herman, 1992, p. 82], du fait de la timidité ou de l'ambiguïté de certaines de ses positions publiques – pour lesquelles elle est parfois taxée de maternalisme ou de natalisme, voire d'eugénisme – comme de sa manière de mettre en pratique ses idées dans sa vie privée – notamment, telle que rapportée par les trois enfants. Cependant, comme Herman, la sociologue Hedvig Ekerwald défend le bilan féministe et intellectuel d'Alva Myrdal, « l'égle [de Gunnar] dans une société inégalitaire » [Ekerwald, 2000, p. 350], et se désole des formules empreintes de machisme qui minimisent l'action d'Alva, comme lorsque l'historien suédois Per Thullberg écrit que « le caractère brillant de Gunnar Myrdal fait écho au caractère plus concret et terre-à-terre d'Alva Myrdal » [Thullberg, 1989, p. 170]. Une différence de « concrétude » qui s'est, certes, manifestée au quotidien dans l'inégale répartition du travail domestique entre Alva et Gunnar, sur laquelle les trois enfants s'accordent... et qui fut évidemment l'une des conditions invisibles du succès de la carrière de Gunnar.

L'idée de ce texte n'est pas de poursuivre ces débats en se permettant de juger de la « qualité » du féminisme d'Alva Myrdal ; ni de rendre compte de sa vie de manière approfondie, ce qui a déjà été fait de manière remarquable par Sissela Bok et Sondra Herman, dont je recommande la lecture des textes. Je tenterai plutôt, en donnant des coups de projecteurs sur des moments de la vie et de la réflexion d'Alva Myrdal, d'introduire le public francophone non-spécialiste à une intellectuelle « activiste plutôt que théoricienne » [Herman, 1992, p. 82], à l'œuvre riche et complexe qui a beaucoup compté dans le contexte national suédois ; tout en soulignant les échos entre ses prises de

position et sa vie, qui témoignent des forces contradictoires qui se sont exercées sur elle en tant que femme, intellectuelle, mère et épouse.

Droits des femmes et réflexions sur comment être parent

Alva Reimer est la fille d'un promoteur immobilier social-démocrate et d'une femme sans activité salariée, qui habitent à la campagne. Elle poursuit ses études au-delà de l'école élémentaire dans la ville moyenne d'Eskilstuna, grâce au soutien de son père et d'autres parents d'élèves. Ceux-ci parviennent à mettre en place une classe informelle réunissant dix filles, les cours étant assurés par les enseignants de l'école de garçons pendant leur temps libre. À l'âge de dix-sept ans, elle rencontre Gunnar Myrdal, qui voyage en vélo à travers la Suède avec des amis et demande un soir l'hospitalité chez les Reimer. Ils deviennent tous deux étudiants à l'université, lui en droit puis en économie, elle en littérature, histoire religieuse, puis psychologie, notamment infantile. Elle l'épouse alors qu'elle est âgée de vingt-deux ans.

En 1929, Alva et Gunnar décrochent chacun une bourse Rockefeller pour étudier un an aux États-Unis. Ils laissent en Suède leur fils de deux ans, Jan, confié aux parents de Gunnar. Alva se sent coupable de cette décision, qu'elle qualifiera par la suite de grande erreur de sa vie. Elle fabrique des vêtements pour son fils qu'elle lui envoie par la poste, et demande à sa belle-mère de tenir un journal quotidien de ses moindres faits et gestes. Cette dernière lui répond un jour que « la vie est ainsi faite – pour avoir une chose, il faut en délaissier une autre » [Bok, 1991 (1987), p. 82]. Sur un plan professionnel, le séjour aux États-Unis conforte aussi bien Gunnar qu'Alva dans l'idée que la rationalité scientifique permet de trouver des solutions aux problèmes politiques, et qu'en tant qu'intellectuels, ils se doivent d'intervenir dans la cité.

De retour en Suède, Alva et Gunnar deviennent du jour au lendemain un couple intellectuel célèbre et controversé avec la publication de l'essai *Kris i Befolkningsfrågan* (la question de la population en crise), signé de leurs deux noms [Myrdal et Myrdal, 1934]. Selon l'historien suédois Örjan Appelqvist, c'est un « véritable bestseller » qui « déclencha un débat public d'une intensité sans précédent. Tous les journaux y participèrent et les archives de ses auteurs enregistrent plus d'une centaine de commentaires rien que dans les deux mois qui suivirent la sortie du livre » [Appelqvist, 2007, p. 18].

Le livre part d'un constat typiquement conservateur, celui du problème causé par la faiblesse de la natalité suédoise, qui aurait à terme un impact négatif sur l'économie. Paradoxalement, les auteurs proposent d'y remédier avec une panoplie de mesures typiquement progressistes, centrées sur la collectivisation du travail domestique et la mise en place d'un statut et de droits égaux pour les femmes et les hommes, aussi bien dans la sphère domestique que dans le monde du travail. L'idée est qu'il ne faut plus que le fait d'être mère soit synonyme de sacrifices pour les femmes dans le reste de leur vie sociale : d'où la nécessité de développer des solutions collectives de garde d'enfant, de construire des habitations spécifiques pour rationaliser et collectiviser le travail domestique², et surtout de faire tomber les barrières qui empêchent les femmes – surtout quand elles sont mariées, surtout quand elles ont eu des enfants – d'accéder au marché du travail salarié.

L'originalité des Myrdal est là : proposer des solutions marquées à gauche pour résoudre un problème qui effraie traditionnellement la droite. De ce fait, le livre déclenche des réactions vives et contrastées aussi bien chez les féministes que chez les conservateurs, chez les « traditionalistes religieux » comme chez les « néo-Malthusiens de gauche » [Herman, 1992, p. 92], mais il n'est pas possible de rejeter en bloc le livre sans le caricaturer.

Quelques semaines après la publication de *Kris*, Alva donne naissance à Sissela. Cette naissance met un terme à plusieurs années d'essais infructueux pour avoir un deuxième enfant, avec notamment deux fausses couches. Comme l'explique Sissela Bok elle-même dans le livre qu'elle consacre à sa mère, sa naissance en plein débat sur la « question de la population » arrive à point nommé : « si Alva n'avait eu qu'un seul enfant, cela aurait été peu cohérent avec les encouragements qu'elle prodiguait aux autres pour en avoir » [Bok, 1991 (1987), p. 119]. De ce fait, la naissance de la petite fille est largement saluée dans les journaux suédois, et les commentateurs l'affublent du sobriquet de « Crise-ette » en référence au titre du livre de ses parents. Ce n'est pas la seule des plaisanteries qui circulent alors dans les milieux intellectuels : « myrdaler » devient ainsi un synonyme de faire l'amour et on parle d'immeuble et de plante « Myrdal » lorsqu'on veut caractériser le grand nombre d'enfants qui y habitent ou de pousses qui s'y développent.

2 Dès 1932, Alva Myrdal écrivait : « Considérons un immeuble urbain où dans vingt petites cuisines proches les unes des autres, les gens cuisinent des boulettes de viande, où de petits êtres humains languissants sont confinés de manière isolée dans leur chambre – est-ce que ceci n'appelle pas de toute urgence une organisation planifiée méthodiquement, dans l'esprit du collectivisme ? ». [Myrdal, 1932, cité par Bok, 1991 (1987), p. 121]. Au même moment, le couple Myrdal se fait construire une maison « idéale » dont l'architecture est pensée pour l'épanouissement de chacun et la réduction du travail domestique.

En 1935, le ministre des Finances social-démocrate Ernst Wigforss nomme Gunnar Myrdal à un poste au sein de la « Commission de la population », chargée de proposer des politiques publiques sur les questions démographiques. Gunnar aura beau suggérer qu'Alva serait plus compétente que lui du fait de sa réflexion plus poussée sur les mesures à mettre en place, le ministre refuse et propose plutôt à Alva le secrétariat du « Comité pour l'emploi des femmes mariées ». Elle en sera l'une des membres les plus actives. Le rapport final du comité demande l'interdiction de toute forme de pression et de discrimination appelant les femmes mariées ou enceintes à quitter un emploi, ou les empêchant d'y accéder (interdiction votée dès 1939) ; le droit des femmes mariées de garder leur nom de naissance ; la mise en place de solutions de garde d'enfant, que les mères aient ou non un emploi ; le réexamen des lois interdisant l'accès des femmes aux professions religieuses, judiciaires, militaires ou à certains postes de fonctionnaires ; la facilitation du travail à temps-partiel ; ou encore, une formation initiale qui prépare les femmes aux postes qualifiés. Toutes ces mesures seront votées dans l'après-guerre³.

Les années 1930 sont également celles où Alva développe une série de réflexions sur ce que c'est qu'être un parent. Elle se base sur les théories psychologiques de Gessel et Piaget pour encourager les parents à centrer leur attention sur l'enfant, en le laissant jouer librement et en stimulant sa créativité. En 1936, elle publie un article qui est un plaidoyer pour la mise à disposition de jouets stimulants et beaux pour tous les enfants, en insistant sur le fait qu'il n'y a pas à distinguer deux catégories selon le sexe de l'enfant [Myrdal, 1936]. « Est-il raisonnable de distinguer les enfants selon le sexe si tôt ? », écrit-elle, expliquant par exemple que les poupées ne sont pas tant un support pour jouer à la maman que des personnages permettant à l'enfant de laisser libre cours à son imagination, et conviennent donc aussi bien aux garçons qu'aux filles. C'est également dans les années 1930 qu'elle développe une « école de parentalité », à laquelle participent des parents volontaires. Cette initiative est critiquée par la suite par des penseuses féministes comme Yvonne Hirdman, qui y voit une entreprise normative d'ingénierie sociale [Hirdman, 1989, p. 125-127 et 227-228] ; Sondra Herman insiste au contraire sur la liberté des échanges, qui font aussi de ce « cours » un lieu de débat pour confronter les différentes normes de parentalité [Herman, 1992, p. 87].

3 Quelques années plus tard, en 1944, Alva Myrdal est également à l'origine de l'idée de l'imposition séparée des conjoints qui travaillent, qui sera appliquée à partir des années 1960 [Nyberg, 2012].

« Les deux rôles des femmes »

En 1956, Alva Myrdal publie en co-écriture avec la sociologue anglaise Viola Klein l'ouvrage *Women's Two Roles : Home and Work* dans une collection dirigée par Karl Mannheim [Myrdal et Klein, 1956]. Le texte plaide en faveur d'une série de réformes structurelles qui, selon les auteures, permettraient aux femmes de pouvoir exercer un véritable travail salarié sans renoncer à leurs projets familiaux.

Le livre offre une large place à la description des dilemmes rencontrés par les femmes tiraillées entre l'opportunité d'une carrière et celle d'une famille. Le cœur de l'ouvrage est consacré à la réfutation systématique des réserves, critiques et réticences habituellement exprimées contre l'idée de l'entrée des femmes sur le marché du travail salarié. Alva Myrdal et Viola Klein conduisent cette réfutation, non pas tant en vertu du *principe* de l'égalité des droits des femmes et des hommes, qu'en invoquant la *rationalité* de cette ouverture du marché du travail salarié aux femmes : rationalité démographique (coûts engendrés par une société vieillissante, taille réduite des familles qui réduit le travail parental nécessaire), économique (permettre une hausse de la production globale, réfutation de l'idée d'une moindre productivité des mères), psychologique (ce ne sera pas un mal pour le développement des enfants) et technique (le progrès permet de réduire et collectiviser le travail domestique, entraînant des économies d'échelle). Chacune des réfutations est fondée sur une revue de la littérature scientifique, une large place étant donnée au cas français considéré comme un modèle du genre (par exemple avec le développement de cantines scolaires à partir de la fin du XIX^e siècle).

Dans le dernier chapitre du livre, les auteures proposent un large spectre de réformes : extension du congé de maternité ; facilitation de l'entrée des femmes sur le marché du travail salarié à l'âge de 40 ans, par une politique de formation et d'incitations ; extension du travail à temps partiel comme mesure transitoire (les auteures soulignent ses inconvénients) tant que le poids du travail domestique sera encore majoritairement concentré sur les femmes ; construction de « maisons collectives » où la préparation des repas, la lessive, la garde d'enfants, etc. seraient socialisées ; développement d'une offre de services public dans ces domaines (crèches, cantines...) ; et même, construction de supermarchés pour réduire le temps passé à faire les courses (en concentrant tous les produits en un seul lieu)⁴.

4 Le livre passe sous silence la question des salarié-e-s de ces supermarchés obligé-e-s de travailler le soir, tout comme il fait l'impasse sur la condition des salarié-e-s dans le cadre de la collectivisation du travail domestique.

Jamais le livre ne remet véritablement en cause l'évidence du rôle prépondérant de la mère dans le travail proprement parental, quand bien même il plaide timidement pour une répartition plus équitable du reste du travail domestique entre conjoints. « Porter et éduquer les enfants, c'est l'affaire des femmes », affirment Myrdal et Klein, reprenant les travaux de psychologie de John Bowlby qui insistent sur la nécessaire et entière présence de la mère auprès de l'enfant pendant les premières années de sa vie [Myrdal et Klein, 1956, p. 117 et 130]. C'est pourquoi le livre met tant l'accent sur la charnière que représente l'âge de quarante ans, pensé comme le point de départ possible d'une nouvelle vie pour les mères dont les enfants ont alors grandi et quitté la maison. Il est évident qu'Alva s'inspire là de son expérience personnelle, elle qui n'a commencé à exercer une activité professionnelle continue qu'à l'âge de 47 ans, lorsque sa dernière fille était âgée de 13 ans.

Le développement d'une réflexion sur la domination masculine

Alva Myrdal a pourtant réfléchi depuis les années 1940 à la répartition égalitaire du travail parental. Elle explique l'évolution de sa pensée dans une interview qu'elle donne en 1979, en distinguant la période où elle ne s'intéresse qu'au combat *pour* les femmes à celle où elle comprend que les hommes ne sont pas prêts à payer le prix de l'égalité et doivent y être contraints, par exemple en imposant une journée de travail de six heures :

« dans les années 1930, j'étais plutôt une féministe qui se positionnait du côté des femmes en lutte, j'essayais d'amener les femmes sous les feux de la rampe, vers des carrières, afin qu'elles puissent évoluer et s'éloigner de la dépendance domestique. Mais par la suite, j'ai progressivement compris le prix que les hommes devraient payer pour l'égalité, en laissant entrer les femmes, et j'ai compris qu'ils ne payaient pas ce prix. En particulier parce qu'ils laissaient le travail domestique à la charge des femmes. [...] J'ai évolué et en suis venue à me battre pour un changement dans les pratiques, que j'ai résumé en une expression simple, "la journée de six heures". Réduire la journée de travail des hommes, des travailleurs à temps plein à six-heures, fixer également à six heures le temps partiel des femmes, les éloigner du travail domestique pendant six heures. De cette manière, chacun peut travailler à la fois pour sa famille et pour la politique, et pour les autres choses désirables.⁵ »

Cette transition entre les années 1930 et 1940 marque le moment où la thématique des rapports de pouvoir exercés par les hommes sur les femmes se développe dans la réflexion d'Alva Myrdal.

5 Myrdal Alva et Buttimer Anne, « Interview à Stockholm, mai 1979 », partiellement retranscrite dans [Terling, 1987, p. 14-16]. À partir de la fin des années 1960, la proposition de la journée de six-heures sera reprise dans le programme du parti social-démocrate et du principal syndicat suédois, LO, sans avoir à ce jour été appliquée au niveau national.

Toujours en 1944, elle tente d'écrire une forme d'autobiographie, qu'elle abandonne aussitôt. Bien plus tard, sa fille Kaj retrouvera le cahier noir contenant ces quelques pages écrites à la main. Alva Myrdal y réfléchit sur son enfance et la prise de conscience du traitement injuste des filles :

« Durant toute mon enfance, je savais que j'étais une fille mais je voulais être un garçon. [...] J'ai dû comprendre assez tôt que c'était un handicap social de ne pas être un garçon. [...] J'en suis venue à être très envieuse des garçons, qui n'avaient pas à rester calmes et propres et polis. Quand je compris qu'eux seuls pouvaient aller en mer ou combattre les Peaux Rouges ou être des mousquetaires, je me suis révoltée. J'aimais lire des livres et je m'identifiais avec ces personnages masculines – par exemple, bien plus facilement à Hamlet qu'à Ophélie. [...] Je devrais sans doute également reconnaître dans cette auto-analyse que la chose qui m'a gardée éloignée des garçons quand j'avais 16-17 ans, un âge où évidemment je débordais d'amour, fut la peur d'être "seulement mariée", et rien d'autre. Je n'avais strictement aucun désir d'être domestiquée, confinée à la maison, ou d'être entretenue. [Fölster, 1992, 136-138, citée in Ekerwald, 2000, p. 346] »

Alva Myrdal poursuit cette réflexion quarante ans plus tard dans une lettre qu'elle envoie à ses deux filles, en avril 1983. Elle s'y montre très critique de son acceptation passée des contraintes imposées par Gunnar, qui ont notamment fait qu'elle s'est retrouvée en charge de l'essentiel du travail parental sans jamais se révolter. Elle explique à ses filles que de ce fait, elle n'a jamais eu de carrière à proprement parler, mais plutôt une succession de campagnes :

« Ceci est vrai depuis ma rencontre avec Gunnar, envers qui – je le vois désormais – j'ai été ridiculement obéissante. [...] Et moi, qu'on a bien vite appelée une avocate des droits des femmes, je n'ai jamais insisté pour exercer un métier à moi, j'ai accepté assez naturellement de n'être qu'un "appendice". Bien sûr, cela ne m'a pas empêchée d'accomplir certaines choses, mais la trajectoire de Gunnar, sa "carrière", ses intérêts devaient être prioritaires et même déterminer où nous – la famille – allions vivre. Je n'ai jamais émis d'objection à l'idée que je devais être celle qui se réveille la nuit pour s'occuper des enfants. Gunnar, en père typique de cette époque, n'a jamais même appris ce qu'était une couche. Notez bien que je dis "typique" – il y avait un nombre incroyable de choix à faire dans lesquels la division des rôles n'était jamais remise en cause. Comprenez que je ne suis pas en train de me plaindre. Ce n'est que récemment, progressivement, que j'ai commencé à remettre en cause "l'ordre naturel". De l'extérieur, on pouvait n'être qu'une *professorska* [femme de professeur] ; cela était censé tenir lieu de profession. Alors que la trajectoire de Gunnar peut être décrite comme une *carrière* linéaire et sans détours – bien que, par moments, elle ait connu des changements de direction – je n'ai jamais eu de "carrière" ; ma trajectoire a plutôt été comme un ruban plissé, dans lequel j'ai néanmoins réussi à insérer, les unes à la suite des autres, les activités que je me créais.

[...]

Une chose doit être martelée dans l'esprit de mes enfants ; ma "carrière" n'en a pas été une. Plutôt, ma vie a été une succession de *campagnes*, autour de ma vie professionnelle à proprement parler – que j'ai commencé en étant âgée exactement de 47 ans et un jour. [Bok, 1991 (1987), p. 195] »

Dans la même lettre de 1983, Alva Myrdal regrette de ne pas avoir accepté le poste à l'Onu (en 1949), et explique à ses filles qu'elle aurait dû déménager à Paris en les amenant avec elle, et divorcer de Gunnar (lequel avait alors, comme souvent, laissé planer la menace du divorce si elle acceptait ce poste).

Alva Myrdal meurt trois ans plus tard. Les livres publiés par la suite par Sissela Bok et Kaj Fölster peuvent être lus comme des réponses à la lettre de 1983 dans lesquelles les deux filles d'Alva revendiquent pleinement l'héritage de ses nombreux combats, féministes et pacifistes, qui ont durablement marqué la Suède.

Bibliographie

Appelqvist Örjan, 2007, « L'argument démographique dans la genèse de l'État-providence suédois », *Vingtème siècle*, n°95, p. 15-28.

Aucante Yohann, 2002, « La chasse au modèle: l'Etat social suédois en science politique », *Raisons politiques*, n°6, p. 117-133.

Bok Sissela, 1991, *Alva Myrdal : A Daughter's Memoir*, Reading, Merloyd-Lawrence [version anglaise augmentée de Bok Sissela, 1987, *Alva Myrdal, ett kvinnoliv* [une vie de femme], Stockholm, Bonniers].

Ekerwald Hedvig, 2000, « Alva Myrdal : Making the Private Public », *Acta Sociologica*, Vol. 43, n°4, p. 343-352.

Fölster Kaj, 1992, *De tre löven. En myrdalsk efterskrift* [Les trois feuilles, post-scriptum myrdalesque], Stockholm, Bonniers.

Herman Sondra R., 1992, « Children, Feminism and Power : Alva Myrdal and Swedish Reform, 1929-1956 », *Journal of Women's History*, Vol. 4, n°2, p. 82-112.

Hirdman Yvonne, 1989, *Att lägga livet till rätta* [Remettre droit sa vie], Stockholm, Carlssons.

Myrdal Alva, 1932, « Kollektiv bostadsform » [La forme d'habitat collectif], *Tiden*, n°24, p. 601-608.

Myrdal Alva, 1936, *Riktiga leksaker* [De vrais jouets], Stockholm, Kooperativa förbundets bokförlag.

Myrdal Alva et Myrdal Gunnar, 1934, *Kris i Befolkningsfrågan* [La question de la population en crise], Stockholm, Bonniers.

Myrdal Alva et Klein Viola, 1956, *Women's two Roles : Home and Work*, Londres, Toutledge & Kegan Paul Ltd.

Myrdal Jan, 1988, *Enfance en Suède*, Arles, Actes Sud [traduit de Myrdal Jan, 1982, *Barndom* [Enfance], Stockholm, Norstedts].

Nyberg Anita, 2012, « Retour sur l'imposition séparée en Suède », *Travail, genre et sociétés*, n°27, p. 163-169.

Terling Barbro, 1987, *Alva Myrdal. Kommenterad bibliografi, 1932-1961*, [Bibliographie commentée], Stockholm, Alva och Gunnar Myrdals stiftelse.

Thullberg Per, 1989, « Alva Myrdal » in Nilzen G. (dir.), *Svenskt biografiskt lexikon* [Dictionnaire biographique suédois], Stockholm, Norstedt.

Résumé

Ce texte présente introduit à la vie et l'oeuvre d'Alva Myrdal (1902-1986), intellectuelle et femme politique suédoise de premier plan. Il se fonde notamment sur les écrits de ses trois enfants, Jan, Sissela et Kaj, respectivement auteur-e-s de trois livres qui lui sont consacrés et qui ont exposé les déchirures privées de la famille Myrdal sur la place publique. Toute sa vie, Alva Myrdal a réfléchi au traitement injuste réservé aux filles depuis la naissance, à ce que signifie être parent, à la manière dont on peut être à la fois parent et travailleur-se salarié-e. Parmi ses nombreux combats, il y a notamment celui pour permettre l'accès des femmes au marché du travail salarié et plus généralement pour assurer l'égalité des droits entre femmes et hommes. Son parcours intellectuel comme sa vie conjugale avec l'économiste Gunnar Myrdal témoignent de sa prise de conscience progressive du caractère central de l'inégale répartition du travail parental et domestique dans la reproduction des inégalités femmes/hommes.